DERRIÈRE TOI !



DERRIÈRE TOI
Partie II

LA LETTRE.

Le 12 novembre.

Ma chère Amélie,

J'ai trouvé ton journal ce matin. Je l'ai lu de bout en bout. Je sais que Simon m'aurait dit de ne pas le lire. J'ai eu besoin de savoir ce qu'il s'est passé, d'essayer de comprendre.

Tu étais si différente de celle que j'avais rencontrée dans ce supermarché. Dès le début, j'ai su que tu étais, comment dire, spéciale, mais ça me plaisait beaucoup.

J'ai remarqué de suite que je me trouvais en face d'une femme magnifique au demeurant, mais surtout une enfant qui jetait du sel par-dessus son épaule, qui ne pouvait pas supporter que le pain soit à l'envers sur la table, qui parlait de poussière pour protéger la maison. Je n'aurais pas eu la prétention à l'époque de t'expliquer que c'était impossible, que tout ce que tu racontais n'existait pas.

Comme tu le sais trop bien, j'ai grandi dans un monde où tout devait être expliqué rationnellement. Seules la science et ses explications avaient de la place à table. Mère ne m'a jamais lu de conte de fées. Elle ne m'a jamais raconté d'histoire folklorique près de la cheminée. Elle était trop occupée à lire ses études sur les maladies du cerveau, à travailler dur pour que son nom reste dans l'histoire. C'est ironique qu'elle ait fini par partir de la maladie d'Alzheimer dans l'aile de l'hôpital qui portait son nom. Tout ça pour dire que j'ai fini par apprendre

l'existence de ces croyances. Dans le cadre froid et rigide de l'école.

Toi, tu avais grandi dans un univers où la magie, les croyances expliquaient tout.

Je le voyais dans tes gestes et ça me plaisait. Tu m'as parlé pendant des heures. Tu étais passionnante et passionnée. Même si je sentais les commentaires sur ta tenue, tes bijoux et ton maquillage maladroit. Moi, je voyais la magie qui se glissait dans tes prunelles lorsque tu parlais de tout ça. Tu n'osais pas croiser mon regard. Tu fuyais toujours soit derrière moi, soit sur le côté. Tu parlais nerveusement de ce que tu pensais être la vraie vie, de tout ce que tu en savais du haut de tes vingt ans. Et moi, je ne te quittais pas des yeux, je ne pouvais me détacher un seul instant de toi. Je ne cherchais plus mon monde, je l'avais devant moi. Je savais que tu serais celle qui m'apprendrait à ne plus être moi.

Et puis, je l'ai vue, fugace, lorsque tu as enfin pu poser les yeux sur moi. Cette tristesse. Elle était là juste derrière la petite tache verte dans le marron de ton iris.

Dans les mois qui ont suivi, j'ai vu cette lueur s'éteindre en toi. Tu ne portais plus de bijoux. Tu avais appris à te maquiller comme toutes les autres. Même ta façon de te déplacer ressemblait de moins en moins à celle que j'avais rencontrée. Ta confiance en moi grandissait et tu arrivais à me fixer sans aucune magie en toi. Et surtout, tu parlais seulement de ce que nous ferions après notre mariage. Que nous allions voyager. Que nous trouverions une petite bicoque pour y construire notre nid. Que nous aurions deux enfants, une fille et un garçon. Tu avais déjà choisi leur prénom.

Quand on s'est mariés, je pensais sincèrement que ce serait le plus beau jour de notre vie. C'est un peu cliché, mais je

voulais vraiment t'offrir le mariage que tu méritais. Et puis ta mère est venue, sans être invitée. Tu ne souhaitais pas la voir ce jour-là. Je comprends mieux pourquoi. J'avoue que je n'ai pas mesuré la violence de mon départ, mais je ne savais pas quoi faire de cette femme qui était entrée dans ma vie. Pas toi, j'avais appris à te connaître et je savais que ce qui était des défauts pour les autres n'en était pas pour moi. C'étaient tes petites singularités attendrissantes. Non, je parlais de ta mère, je ne la connaissais pas et je ne mesurais pas encore les problèmes qu'elle avait. Elle a menacé mon oncle qui tentait de lui expliquer que la gravité nous faisait tenir sur le sol. Elle hurlait que c'étaient les petits êtres des prés et des champs qui nous aidaient à ne pas nous envoler. Elle avait, dans son regard, cette folie à la fois effrayante et incompréhensible. Je pense, maintenant, que si nous ne l'avions pas arrêtée, elle l'aurait fait. J'avoue à nouveau que j'ai eu peur que tu sois comme elle, que ce soit héréditaire comme disait souvent ma mère. Alors j'ai fui.

Je suis finalement revenu. On venait de se marier, après tout.

Je me suis assis en face de toi et tu m'as raconté tous les détails de ton enfance. Et j'ai compris que ta magie n'avait de réalité qu'en surface. Elle n'était là que pour masquer les blessures d'une enfance faite de punition, de contrainte, de rabaissements, d'insultes aussi, de désamour et d'élans d'amour insupportables et qui n'avaient plus de place dans ton esprit. Finalement, c'était la seule chose que tu arrivais à comprendre dans cet univers violent et incompréhensible. Après ton récit, je me suis isolé dans la cuisine, en te laissant seule dans le salon. J'ai pleuré sur l'histoire que tu venais de me raconter. Pour la première fois, je touchais du doigt la minuscule étincelle de tristesse que j'avais perçue le premier

soir. Alors, j'ai voulu te protéger en te disant qu'on n'en reparlerait plus et que l'on allait être heureux tous les deux loin de tout ça. J'y croyais sincèrement.

Puis ta mère est tombée malade. Elle s'est fait rattraper par la sénilité qui la faisait paraître encore plus folle qu'avant. Je sais que je ne devrais pas dire ça, mais c'était tellement vrai.

La solution, et tu me l'avais dit, aurait été de l'envoyer dans une maison de retraite pour que des gens formés pour cela s'en occupent. Mais je ne t'ai jamais avoué qu'à l'époque nous n'avions plus les moyens de le faire. Je venais de mettre tout notre argent sur des actions en bourse, qui, j'espère, me, nous rendrons riche un jour.

Nous avons dû nous en occuper nous-mêmes et la ville a bien voulu nous aider à payer une auxiliaire de vie qui viendrait deux fois par jour lui rendre visite. C'est tout ce que je pouvais faire.

Ah si, je me suis aussi occupé d'elle le plus souvent possible. Parfois, même, j'ignore si tu t'en souviens, je te proposais d'y aller à ta place.

J'ai passé des heures assis dans la pénombre de son salon à écouter ta mère me raconter toutes ses conneries. J'avais instauré une règle, encore pour te protéger : nous ne devions plus en parler. Mais cela ne me gardait pas de la folie de ta mère, je rentrais en portant le poids de l'avoir trop écoutée et de devoir rationaliser ce qu'elle inventait. Mon esprit entraîné à ne penser qu'à travers la science était en surchauffe après ses heures passées avec elle. Sur le chemin du retour, je devais soupeser chacune des phrases qu'avait dites ta mère pour en trouver un sens logique ou la déconstruire tout simplement. Et puis, je ne me souviens plus très bien quand

j'ai fini par ne plus me prendre la tête. Je ne cherchais plus de sens à ce qu'elle disait. Je l'écoutais dépité ces horribles choses sur la protection d'un foyer, sur ceux qui nous envoûtaient, ceux qui essayaient de prendre possession de nous, ceux qui nous enlevaient. Et puis je rentrais chez nous m'asseoir à table avec toi.

Après ses longues heures dans la pénombre, la poussière et la moiteur, je ne savais plus ce que je devais croire ou non. Je ne dirais pas qu'elle avait réussi à me convertir, mais plutôt qu'elle avait planté des graines qui finissaient par germer.

Alors, quand je te voyais, et tu ne le faisais pas exprès, c'était des réflexes pour toi, retourner le pain, mettre des tas de sel partout, ramasser tes miroirs brisés avec une serviette, passer de l'eau sur les éclats, décroiser les couverts de mon assiette. Je n'avais plus la force de me battre contre ça. Je laissais des idées noires s'insinuer dans mon cerveau.

Je me suis mis à fond dans le padel pour évacuer le plus possible cette tension. Mais plus je m'efforçais de combattre, plus je voyais ta mère en toi. Je n'arrivais plus à vous différencier.

Jusqu'au soir où.

Je suis arrivé chez ta mère. J'avais une dure journée au travail et je venais d'apprendre que l'entreprise où j'avais placé toutes nos économies avait fait faillite. Pour évacuer, j'étais allé au padel et Simon avait réussi à me battre pour la première fois.

Quand je me suis installé dans le salon de ta mère, elle s'en est directement prise à toi.

Que tu n'écoutais rien à ce qu'elle disait.

Que tu étais incapable de protéger ton foyer.
Que tu n'y connaissais rien.
Que tu faisais exprès de tout louper.
Que tu étais une mauvaise personne.
Que tu attirais le mauvais œil sur toi.
Que tu étais une incapable.
Que tu ne savais rien faire de tes dix doigts.
Que tu ratais tout ce que tu entreprenais.

Dans la voiture, ses phrases ont tourné en boucle en moi. J'ai poussé la porte de chez nous avec un goût amer dans la bouche.

Quand je suis arrivé dans la cuisine, tu avais le dos tourné vers moi. Ta robe fleurie bougeait encore du mouvement que tu venais de faire. Ton tablier était trop serré sur ta taille. Tes cheveux blancs tombaient sur ta nuque. Tu ne voulais plus les teindre. C'est à ce moment précis que tu m'as dit que tu avais raté le risotto caprese, que tu avais mis la mozzarella trop tôt.

J'ai su que ta mère avait raison.

Pourras-tu me le pardonner ?

Je ne voulais pas que ça finisse comme ça. Je voulais juste que tu comprennes que cela ne pouvait plus durer, qu'il fallait que tu fasses quelque chose.

Tu m'avais beaucoup parlé d'eux sans même t'en rendre compte. Je pense. Ta mère aussi me donnait beaucoup d'informations. Alors j'ai utilisé ce que vous me donniez.

J'ai commencé par déplacer des objets.

Pardon.

J'aurais tellement aimé que tu reviennes à la réalité, que tu te dises que tu devrais aller voir quelqu'un.

Ça n'a pas suffi.

Alors j'ai acheté des ampoules plus basses. Je savais que tu ne les voyais que dans les ombres. Tu semblais habitué à leur présence et tu ne faisais toujours rien.

J'avoue que le plus dur a été d'ouvrir les portes que tu avais fermées et de te voir souffrir de t'être cognée dedans.

Sylvie m'a beaucoup aidé sans le savoir. Elle est si douée avec les plantes qu'elle a planté une graine que je n'aurais jamais pu y mettre.

Ta plante morte a été facile à faire disparaître. L'eau de vaisselle n'est pas bonne pour les plantes. Quant au cyprès, la javel a eu raison de lui.

Et puis tu es retombée sur le carton de ta mère. Les événements étaient avec moi. J'ai immédiatement protesté en te disant de te débarrasser de tout ça, sachant que tu ferais le contraire.

Imiter l'écriture de ta mère dans les marges m'avait demandé beaucoup plus de temps que je le pensais. Mais tu étais si occupée avec ta nouvelle amie du grenier.

Ta nouvelle occupation m'a permis de revenir plusieurs fois sans que tu ne t'en rendes compte. Même si la fois où j'ai fait tomber le cadre photo, tu as bien failli me trouver au milieu du salon. Depuis notre buanderie, j'ai vu une frayeur mêlée de joie passer sur ton visage. Tu as dû retourner à l'étage. J'ai quitté la maison.

Je voulais juste prendre la photo et gribouiller la tête de

mère avec une lame de rasoir avant de la glisser dans le journal que tu venais d'ouvrir.

Je n'en ai pas eu besoin.

Je voyais que tu sombrais de plus en plus sous la vieille emprise de ta mère jusqu'à déplacer notre lit. Je me disais que tu allais finir par te rendre compte que ça ne marchait pas.

Mais tu étais de plus en plus heureuse. Tu faisais encore plus le ménage. Tu aérais. Tu souriais. Tu semblais sincèrement et simplement heureuse.

Ce n'était pas ce que je voulais.

Alors j'ai eu l'idée de t'offrir une bougie. Je me suis souvenu que ta mère disait que la lumière des bougies les attirait. J'étais sûr que tu t'en souviendrais. Mais au lieu de ça, tu m'as dit que tu te souvenais que l'on s'était rencontrés au printemps. C'était vrai. Je ne sais pas pourquoi, je t'ai contredite en te faisant croire que tu confondais avec notre mariage qui a eu lieu lui aussi au printemps. J'ai vu que tu ne savais plus où tu en étais.

Pardon.

Tu t'es relevée cette nuit-là. J'ai fait semblant de ronfler. Je suis descendu derrière toi, au salon. Tu étais en train de lire le journal de ta mère.

Je ne pouvais plus supporter de te voir t'enfoncer.

J'avoue que je commençais à avoir du dégoût pour toi. Même t'embrasser ne me faisait plus rien.

D'ailleurs, pourquoi as-tu fini par arrêter avant moi ?

Au travail, je passais des heures à m'entraîner à imiter ton écriture. J'ai même failli perdre mon emploi à cause de toi. J'ai réussi à glisser une lettre de ta mère écrite de ta main dans le journal pour que tu croies qu'elle était devenue folle et que

tout ce qu'elle avait écrit dans ce journal n'avait aucun sens. Tu l'as relue tellement de fois que je ne pense pas avoir réussi ce que je voulais.

J'ai voulu te forcer à te débarrasser de tous ces vieux souvenirs.

Tu as tout déplacé dans la buanderie. Je m'y suis glissé pendant que tu faisais la vaisselle et j'ai accroché les dessins au mur. J'ai dû faire vite et je n'ai pas respecté l'ordre du journal. Ils tombaient en pluie et je les collais.

J'ai oublié de te dire que dans la fausse lettre de ta mère j'ai utilisé une anecdote qu'elle m'avait confiée. Un soir tu avais trouvé une vieille croyance dans un livre de magie qui disait que tu pouvais vous protéger. Ta mère était tellement fière qu'enfin tu veuilles te lancer sur sa voie, qu'elle t'avait conduite dans un magasin de magie. Tu avais acheté plein de trucs. Je ne me souviens plus des détails. Ce que j'ai retenu, c'est que, lorsqu'elle racontait cette histoire, elle utilisait des mots comme "ma chérie", "mon trésor" et d'autres pour te qualifier.

Je crois les avoir utilisés sans le vouloir dans la fausse lettre.

Je voulais que tu te souviennes de ce rituel et que tu le reproduises. Cela aurait été le moment où j'aurais pu te dire que tu allais trop loin et que tu devais faire quelque chose. Mais tu ne semblais pas t'en rappeler.

Quand tu m'as parlé de cette histoire de miroir, mon esprit cartésien t'a juste expliqué que, soi-disant, des livres avaient été écrits avec cette technique, mais qu'on ne les avait jamais retrouvés.

Comme chaque soir, quand je rentrais, je suis allé dans la buanderie pour voir ce que tu y faisais. J'ai vu le miroir posé

sur cette page étrange. J'ai lu ce qui y était écrit. J'ai eu une impression de déjà-lu.

Un jour j'en ai eu marre de tout ça. J'ai dit que tu n'avais pas lavé mon short, ce que tu avais fait, bien sûr. J'ai peut-être hurlé que tu devais retirer tout ça de la buanderie.

Au début, j'ai vraiment cru que tu avais tout jeté et que tu redevenais normale. Mais quand j'ai vu que le fauteuil de la chambre d'amis avait disparu, j'ai fait le tour des pièces et je ne l'ai pas vu. Tu avais oublié de ranger le fil pour descendre l'échelle du grenier. Je suis monté et j'ai tout trouvé.

J'ai voulu piquer une crise, mais je n'en pouvais plus de tout ça. Je suis allé me coucher tôt en prétextant être épuisé après le padel. Je n'y allais plus depuis que Simon avait gagné.

Le lendemain matin, je me suis réveillé seul dans le lit. J'ai compris que tu ne changerais pas. Je suis parti en t'embrassant ou peut-être pas.

Un matin, je ne sais plus trop quel jour et combien de temps s'était écoulé, tu m'as dit que ta mère avait trouvé la solution pour se débarrasser d'eux. J'ai écouté sans t'entendre. Ce n'est qu'à la pause déjeuner que ton histoire des couteaux est revenue.

J'allais chercher s'il existait bien une croyance comme ça. Quand l'ordinateur est sorti de la veille, j'étais encore sur le design d'une publicité affligeante. Et c'est là que j'ai eu l'idée.

Je me suis dit que cette fois-ci était la bonne. J'allais te faire croire qu'il existait bel et bien une croyance sur les couteaux et les eux. J'ai fabriqué une fausse page d'un site obscur et je suis rentré avec.

Plus tard, ce soir-là, tu as emporté ma mauvaise illustration dans le grenier.

Je me répétais que je faisais ça pour que tu comprennes. J'essayais de me persuader que tu reviendrais à la raison.

Le lendemain, tu ne t'es pas levée. J'ai résisté à l'envie d'aller voir si tu étais dans le grenier. J'avais vu la cordelette qui n'était pas rangée.

J'ai déjeuné tout seul pour la première fois en trente ans. Je suis parti au travail. Je n'ai pas réussi à me concentrer. Je te voyais dans ton grenier. Tu devais être affalée sur le fauteuil en simili cuir. Peut-être que tu fixais l'illustration faite spécialement pour toi.

Quand je suis rentré, je me suis senti bête de m'inquiéter. La maison était en désordre. Elle ressemblait de plus en plus à celle de ta mère sur la fin. Tu devais toujours être dans le grenier. Je ne t'ai pas trouvé dans les pièces.

J'ai mangé seul dans la cuisine. Je ne me suis pas installé dans la salle à manger. Cela me faisait trop penser à toi. Je n'avais plus envie de penser.

J'ai mis une vidéo de la dernière raquette que je m'étais achetée en pensant pouvoir de nouveau battre Simon. Je n'arrivais pas à me concentrer. Je sentais tes yeux sur moi. J'entendais ta respiration dans le grenier. Je sentais ton odeur qui filtrait à travers les lattes du plafond. Je n'en pouvais plus. J'ai pris la voiture et je suis allé faire un tour. Je me suis retrouvé dans le drive à côté du cinéma. Je me suis rappelé la première fois et la dernière fois où nous y étions allés.

Tu avais voulu voir un film d'horreur. Une pauvre fille qui était possédée par le diable. Ce qui ne m'avait pas surpris à l'époque.

Quand on s'est arrêtés pour prendre un milkshake au drive, tu n'arrêtais pas de dire que ça n'avait rien de véridique, que ce n'était que du cinéma. Tu commençais toutes tes phrases par "Maman dit que..." puis tu t'arrêtais et tu enchaînais avec une autre phrase.

Ce soir-là, comme la première fois avec toi, j'ai pris un milkshake vanille. Tes préférés avant que tu décides de t'enfermer chez nous.

Je crois que c'est en sirotant ma boisson que j'ai compris que tant que je restais à tes côtés, il ne se passerait rien.

J'ai jeté mon gobelet par la fenêtre. J'ai démarré la voiture. J'ai passé la première. Je devais rentrer, mais je n'en avais aucune envie. J'ai malgré tout quitté le parking. J'ai fait le tour du quartier. Pas la route directe. Celle que l'on prend quand il y a des travaux au bout de notre rue. Comme la fois où ils ont changé les canalisations d'eau. Nous n'avons pas eu d'eau pendant trois jours. Pourtant tu trouvais le moyen de sentir toujours bon et de tout maintenir propre. Plus je m'approchais, plus je ralentissais. Je me disais que si un enfant sortait en courant de n'importe où, je devais être en état de l'éviter. Aucun enfant n'a traversé au milieu de la nuit. J'ai fini de monter la voiture dans l'allée de notre garage. J'ai attendu quelques heures. Pour voir si tu m'avais entendu. La maison semblait si calme de l'extérieur. Rien ne bougeait et elle était si belle, si parfaite. Je n'arrivais pas à croire ce que je m'apprêtais à faire. J'ai fini par rentrer. J'avais trop envie de faire pipi.

Tout était calme à l'intérieur. On aurait presque dit que personne n'y habitait.

Pour la première fois depuis des jours, je me sentais triste. Je savais ce qui allait arriver et je savais que c'était

irréversible, que rien ne changerait. Mais une petite lumière d'espoir restait allumée et elle me faisait mal.

À l'étage, j'ai pris une valise et j'ai glissé mes affaires dedans. Mes yeux me brûlaient au fur et à mesure que la valise se remplissait. J'avais pris une décision, que je savais être la bonne pour moi.

Mais qu'allait-il advenir de toi ?

À cette simple question, je me suis assis sur le rebord du lit pour fermer la valise. Je ne pleurais plus. J'essayais de t'imaginer dans ton après. Seules les images de ta mère dans la pénombre me venaient.

Combien de temps suis-je resté assis là ? Je ne saurais pas te le dire. J'ai fini par me lever pour aller à la cuisine. J'avais soif. J'ai pris le verre qui séchait sur l'évier. Je l'ai essuyé inutilement avec le torchon qui ressemblait à ceux de ta mère. Je me suis versé un verre d'eau. Le verre a heurté le métal. Le bruit m'a semblé résonner dans toutes les pièces. J'ai arrêté l'eau et j'ai tendu l'oreille. Tu ne bougeais pas. Je me suis assis à la table de la cuisine. J'ai posé mon verre sur le sous-verre en liège. Comme ceux que ta mère avait dans son salon. J'ai posé le torchon que j'avais oublié.

La lampe automatique de la terrasse s'est allumée. J'ai fixé le jardin.

J'arrivais au bout, mais je sentais que j'avais encore assez de force en moi pour ne pas le faire.

Puis je l'ai vu.

Du coin de l'œil d'abord. Rutilant et brillant sous la lumière du néon de l'évier.

Puis j'ai tourné la tête. Il n'a pas bougé.

Il était toujours là, planté dans l'eau savonneuse. Sa pointe dépassait de quelques centimètres.

Le couteau qui avait servi à couper les carottes quelques jours plus tôt était là qui me fixait.

J'ai aussitôt pensé à l'illustration que j'avais faite pour toi. J'ai repensé à la décision du drive. Je me suis levé. J'ai attrapé l'enveloppe de la facture d'électricité. J'ai gribouillé un mot. Je l'ai posé sur le comptoir. Le torchon a servi à le caler pour que tu ne voies que lui en entrant.

J'ai pris mon sac de sport. Je n'ai pas fermé la porte à clé en partant.

Je me suis installé dans un motel que j'ai trouvé sur la route principale. Juste à côté, il y avait un supermarché que je n'avais jamais vu.

Le matin, je me suis rendu compte que je n'avais pas pris mes affaires de toilette. Je suis allé au supermarché et tu étais là. Tu ne m'as pas vu.

Tu avais pris un de ces petits paniers en plastique que l'on glisse sur son coude.

Tu avais l'air perdue et convaincue en même temps. Personne ne te voyait et pourtant moi je ne voyais que toi. J'étais triste de te voir les prendre un à un et les poser dans ton panier. Tu n'avais donc pas compris ce que je voulais faire.

Tu avais du sang sur le front aussi. Tu avais dû te cogner dans une porte que j'avais oublié de fermer.

Jusqu'à la caisse, j'étais derrière toi. La femme devant toi avait ce petit rictus au coin des lèvres que l'on porte par pitié ou par compassion. Sûrement le sang qui provoquait cette réaction. Tu lui as lancé un regard noir que je ne te connaissais pas. Tu as payé et tu es partie en serrant le sac en kraft comme ton enfant.

Après avoir téléphoné au bureau, je me suis installé dans le lit et j'ai essayé de dormir pour me reposer. Mais je

n'arrivais pas à enlever de ma tête ce dernier souvenir de toi. Qu'allais-tu faire avec tous ces couteaux ? Tu allais vraiment les planter dans la terre comme sur ma mauvaise illustration ? Tu pensais vraiment que ça allait marcher ? Pourquoi tu ne comprenais pas que j'essayais de t'ouvrir les yeux et de te faire comprendre que tu n'allais pas bien ? Et qu'allait penser Sylvie si elle se penchait à sa fenêtre de cuisine ? Elle donnait sur notre jardin.

La nuit est arrivée plus vite que je ne le pensais. Je t'imaginais toujours en train de planter les couteaux dans notre jardin.

Pour me rassurer, j'ai pris la voiture et la route jusqu'à chez nous. Plus je m'approchais, plus un espoir en moi me disait que tu ne l'avais pas fait. Que je te retrouverais prostrée dans la cuisine. Que tu accepterais enfin d'être aidée. Je t'aurais prise par les épaules et nous aurions passé la nuit dans les bras l'un de l'autre. Au petit matin, nous aurions été voir le Dr Raven et tout serait rentré dans l'ordre.

Quand j'ai mis la voiture au point mort, un éclair de lune m'a aveuglé. Il s'était réfléchi dans quelque chose de métallique. Tu l'avais donc fait.

J'ai suivi les reflets de la lune et je suis resté bloqué devant le champ de couteaux qui s'étendait devant moi. J'ai soupiré et je me suis retourné pour partir. Je n'avais plus rien à faire ici.

En me retournant, j'ai heurté le carillon métallique que tu avais suspendu l'année dernière. Sûrement pour faire fuir je ne sais quelle créature. Je me suis accroupi pour que tu ne me voies pas. J'avais entendu la baie vitrée s'ouvrir. La lumière de la terrasse ne s'est pas allumée, mais tu es quand même descendue en courant.

Pour la première fois depuis des semaines, tu souriais. Tu avais retrouvé cette magie que j'avais tant aimée en toi.

Un autre bruit de métal est venu du champ de couteaux et tu es passée devant moi sans même me voir.

Je pense que c'est cette absence d'attention vers moi qui m'a fait attraper le tuyau d'arrosage qui traînait.

J'ai eu soudainement l'impression de n'être rien à tes yeux. J'avais consacré les dernières semaines à essayer de t'aider et tu passais à côté de moi. Tu ne voyais vraiment pas qui j'étais pour toi.

Machinalement, j'ai tiré sur le tuyau. Ton pied s'est pris dedans et tu as perdu l'équilibre. Je ne pouvais pas voir ton visage, mais je peux aisément imaginer ta surprise maintenant. Tu es lentement tombée. Sur les couteaux. J'ai de suite pensé que tu arriverais à retrouver ton équilibre ou que tu serais tombée à côté. Mais non, tu t'es dirigée droit sur eux.

C'est étrange le sourire qui s'est dessiné sur ton visage. Il se reflétait dans tous les couteaux. Tu savais que tu allais mourir puisque tu fixais les lames, mais tu souriais comme une enfant devant la poupée qu'elle a tant désirée.

Je suis rentré. Elle était encore plus silencieuse qu'avant. L'air semblait plus léger. Je me suis installé sur le canapé. Il y avait toujours ton sac en kraft. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai serré si fort que j'ai fait un trou dedans. Je ne pleurais pas. Je m'étais résigné. Je t'avais perdu depuis longtemps. Ce soir n'était que la confirmation de ce que je me disais.

Le matin est arrivé et j'ai entendu Sylvie hurler. Il était temps de jouer le dernier rôle.

Quand la police est repartie, j'avais la sensation d'être vide. Je leur ai expliqué tout ce que tu avais fait ces dernières semaines. Ils ont mis des draps sur les fenêtres qui donnent sur le jardin. Charmante attention. Je suis allé prendre une douche à l'étage. En me voyant dans le miroir, j'ai repensé à ce soir où tu m'avais demandé de rentrer plus tôt car quelque chose de grave était arrivé. Je suis arrivé en catastrophe pensant que c'était une fuite ou quelque chose comme ça. Tu m'as guidé vers la chambre d'amis. Tu avais condamné la porte de la salle de bain. Je me suis demandé ce qu'il y avait. Tu m'as dit que quelqu'un, et ce n'était pas toi, avait écrit sur le miroir. Je suis entré. Effectivement, sur le miroir, il y avait "Il ne t'a pas embrassé !". J'ai d'abord pensé que c'était toi.

Ce n'était pas ton écriture et aucun de tes doigts n'était assez fin pour écrire si petit. J'ai effacé le message. J'ai sûrement dit que tu étais de plus en plus négligée. Je n'en ai pas parlé aux policiers. Je ne sais pas pourquoi.

En sortant de la salle de bain, j'ai machinalement fermé la trappe du grenier. Je n'y retournerai plus jusqu'à ce que je vende notre chez nous. Ton fauteuil. Le journal de ta mère. Les dessins. Les fiches de plantes. La plante qui a survécu. Tout devra rester comme tu l'as laissé.

C'est marrant parce qu'en y repensant, je me demande si ce sont les fiches de ta mère qui t'ont permis de maintenir cette plante en vie. Tu le disais toi-même, tu es… tu étais incapable de faire vivre une plante. Et pourtant celle-là a survécu. Je t'en ai offert, des fleurs, que tu as laissées mourir, mais celle-là non. J'aurais aimé te demander ce qu'elle avait de spécial ?

En y repensant, ce ne sont pas les fiches. C'est moi qui avais ajouté des annotations sur le côté. Je me souviens que je

disais qu'elle devait être isolée de la lumière et que l'on ne devait l'arroser qu'une seule fois par mois. Si tu avais suivi les faux conseils de ta mère, elle serait comme toi aujourd'hui.

Je termine cette lettre devant notre cheminée. C'était ton endroit préféré avant le grenier. Je me suis versé un verre de ton vin préféré. J'ai pris le plaid que tu adorais mettre sur tes genoux quand tu allais lire sur la terrasse. Je n'ai plus rien à te dire. Sauf un dernier pardon pour ce que je n'ai pas fait.

Je t'aime toujours, ma chère Amélie, et je ne pourrai jamais aimer quelqu'un d'autre autant que toi.

Je vais jeter cette lettre dans le feu pour que jamais personne d'autre que nous deux ne la lise.

Ton Paul trop terre à terre,
comme tu aimais à m'appeler.